

Juliana Borinski

Sur Vilém Flusser

Je dois d'abord contextualiser ma première rencontre avec les écrits de Vilém Flusser, en 2002, quand j'ai commencé à étudier à la Kunsthochschule für Medien (KHM), l'école d'art et médias de Cologne, sous la direction de Siegfried Zielinski. Me souvenant des attentats de 2001 que j'avais regardés à la télévision juste après l'école, je me considère comme une enfant de l'ère de la désillusion médiatique. Je me souviens de la publicité provocatrice et du pessimisme que transmettaient les images, celles du 11 Septembre et celles de l'assassinat de Detlev Rohwedder en particulier. Je pense particulièrement aux images publicitaires d'Oliviero Toscani affichées alors dans les gares sombres en Allemagne, aux affiches omniprésentes avec les images de personnes recherchées, les terroristes de la Fraction Armée Rouge, aux multiples manifestations, au chômage, à la violence de la pauvreté, aux drogués autour des gares dans la région alors la plus peuplée et la plus touchée par le chômage, la Ruhr des années 80 et 90.

Née au Brésil, j'ai grandi à Dortmund, dans une région d'Allemagne qui cultive un regard très agressif vis-à-vis de l'image, que ce soit l'image de soi, l'image de l'identité allemande, l'image des conditions économiques, l'image qu'on a des immigrants venus d'autres pays, l'image de l'occupation par l'armée anglaise qui défilait le soir dans les rues, et aussi l'image d'un pays réunifié, telle que je l'ai apprise fin 89 avec un puzzle fourni par la Deutsche Post. Et bien sûr l'événement à la télévision cet automne-là, le soir du 9 novembre 1989 quand j'ai vu mon grand-père pleurer pour la première fois !

Mes origines familiales sont mixtes, déracinées et étrangères, ma famille est éparpillée sur trois continents depuis la seconde guerre mondiale et chez moi, on avait toutes sortes de couleurs de peau et une pratique multilingue : allemand, portugais, anglais, et parfois français... Je me souviens très bien de ce sentiment de ne jamais appartenir au monde autour de moi et d'être étrangère et différente, trop différente de ceux qui étaient ancrés dans la Ruhr et la Rhénanie depuis des générations. Un sentiment de xénophobie de plus en plus fort autour de moi m'a poussée à aller voir ailleurs : arrivée à Cologne pour mes études d'art, j'y ai trouvé une paix intérieure en lisant *Bodenlos* de Flusser.

Une paix me permettant de trouver une trajectoire similaire, une paix me donnant un courage et un positivisme, grâce à ses théories, à ses idées sur le monde et sur les médias, qui étaient pour moi révolutionnaires. J'étais fascinée par son énergie et par son militantisme aussi charmant que sans doute insupportable ... et aussi par sa capacité à écrire ses textes en cinq langues. Ça m'a

terriblement marquée ! Flusser, dans mon esprit, c'était un peu le Jean-Luc Godard de la théorie des médias, un militant aussi intelligent, mais moins connu.

Aujourd'hui, je peux dire que ce sont ses pensées sur le nomadisme et l'humanité qui m'ont le plus touchée et qui m'ont encouragée à changer de vie à partir de 2004, quand je suis arrivée en France pour la première fois ! Par contre ses écrits sur la photographie ne m'avaient pas vraiment plu. Ils m'ont néanmoins bien servi pour re-pratiquer toutes les langues que j'ai en commun avec Flusser : l'allemand, l'anglais, le portugais et le français. Et je me souviendrai toujours avec saudade de ses archives hébergées alors dans mon Université, la KHM de Cologne (avant de partir à Berlin en 2007), des nombreux classeurs bien rangés par thème et par langue, du papier jauni par le temps, et de la typographie de la machine qu'il utilisait pour écrire ses textes.

Personnellement, j'identifie davantage ma pratique photographique avec l'approche que Derrida a décrite comme l'horreur narcissique de l'image de son portrait : je partage cette horreur narcissique pour la photographie de moi-même, et j'essaie constamment de ne pas apparaître dans l'image et de garder ma place derrière la caméra en pensant l'image, en la concevant et en la créant. C'est une place encore plutôt rare pour une femme dans le monde dans lequel je vis, même après cinquante ans de luttes féministes... J'essaye de déconstruire, de tourner et retourner toute sorte de pensée intellectuelle de la photographie et de la matérialité de l'image, autour de l'appareil photographique et du processus. Je suis des pistes visant à faire des images photographiques nouvelles, aux marges de ce qu'on peut appeler une image photographique.